

# LE VIEUX TUNIS <sup>(1)</sup>

## LES NOMS DE RUES DE LA VILLE ARABE

(ETUDE DE TOPONYMIE URBAINE)

### III

#### LES NOMS D'ORIGINE BOTANIQUE

Au fur et à mesure de son développement dans l'espace, la ville arabe a nécessairement empiété sur la campagne environnante, annexant par-ci par-là des désignations agraires, dont quelques-unes tirées des végétaux.

Ce n'est sans doute pas par une simple coïncidence que l'olivier, l'arbre le plus utile au pays et qui fait corps avec son économie, est à l'origine du nom de l'édifice religieux où s'enferme et d'où s'irradie l'âme même d'une cité musulmane. La Grande Mosquée de Tunis est universellement connue sous le nom de Jamâa Ez-Zitouna « mosquée cathédrale de l'olivier ». Cette désignation a donné lieu à plusieurs explications, on a même voulu y voir une origine chrétienne, ce qui est douteux (1 bis). L'explication la plus plausible est celle qui a été ainsi résumée par Mohammed Belkhodja, dans son ouvrage *Tahkîkh mâalem et-tawahyd fileqadim ou felj-dîd* : « Les historiens s'accordent à dire qu'à l'emplacement où a été édifiée à l'origine, la Mosquée (agrandie depuis) existait un pied d'olivier isolé, ce qui amena les fidèles musulmans qui construisirent ce sanctuaire à le désigner sous le nom de Mosquée de l'Olivier. Cette désignation s'est perpétuée jusqu'à nous ». Suivant une tradition bien établie, la Mosquée de l'Olivier fut fondée en 732 de notre ère.

Il existe une autre Mosquée de l'Olivier très ancienne, située à peu de distance de Bab-Behar (Porte de France). C'est Jâmaa Ez-Zitouna El Barrani « Mosquée de l'Olivier de l'extérieur », ainsi désignée parce qu'elle se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville. Elle fut construite en 1283, sous les Hafcides, sur l'emplacement d'un fondouk où les chrétiens vendaient du vin, mais il ne paraît pas douteux que c'est aussi le voisinage d'un olivier qui lui a donné son nom. Signalons qu'il existe, en outre, une impasse de l'Olivier, au nord de la ville, à la limite de la deuxième enceinte.

---

(1) Voir « Bulletin Economique et Social de la Tunisie », n° 59 (décembre 1951), pp. 69-80 et n° 60 (janvier 1952), pp. 73-86.

(1 bis) D'après une légende qui paraît être d'origine chrétienne, la Mosquée de l'Olivier aurait été construite sur l'emplacement d'une ancienne église consacrée à sainte Olive, personnage dont on ne sait à peu près rien. D'autre part, des annalistes arabes (en dernier Ibn Ali Dinâr, trad. J. Magnin, *Ibla*, 1951, p. 158) font allusion à la présence d'un moine chrétien à l'endroit où devait s'élever la Grande Mosquée.

La présence d'oliviers au centre de la Médina, à sa périphérie et dans ses faubourgs n'a rien qui doive surprendre. Il s'agit, probablement, de vestiges de plantations romaines résultant de la mise en culture des lots avoisinant la petite cité romano-byzantine qui occupait le sommet de la colline de la Qaçba, comme le croient certains archéologues (cf. H. Saladin, *Tunis et Kairouan*, p. 10).

La végétation arbustive peut aussi avoir réapparu aux périodes de dépeuplement et de ruine des habitations humaines, comme Tunis en a connues aux jours sombres de son histoire. La nature alors reprend ses droits. A ce propos, rapportons une notation intéressante d'Alexandre Dumas père, parlant de Tunis, où il séjourna en 1846 : « ...parfois, écrit-il, un arbre, un figuier presque toujours est sorti d'une maison par l'ouverture d'une fenêtre ou par la fente d'un mur, puis il a étendu ses branches obtenant le passage sans que personne ait jamais eu l'idée de couper une de ses branches. De sorte qu'aujourd'hui la rue est à lui; vingt ou trente ans de possession l'ont fait maître, il faut se courber pour passer, dans les jours d'orage il secoue, il ébranle la maison nourricière qui autrefois féconda un de ses pépins, un jour il la renversera d'une dernière secousse. et ses débris s'accumuleront sur ce tronc noueux et séculaire, qui sortira verdoyant d'un morceau de ruines, où se chauffera le lézard, où glissera la couleuvre ». *Impressions de Voyage*. t. I, p. 233.

Sans remonter à l'époque où écrivait l'auteur des *Trois Mousquetaires*, on peut, de nos jours, du boulevard Bab-Menara, voir au bas de la rue des Selliers, des maisons en ruines d'où émergent des arbres vigoureux (figure 1).



Fig. 1. — TUNIS — Arbres qui ont poussé dans des maisons en ruines situées Rue des Selliers. A gauche : un figuier; à droite, un mûrier  
Vue prise en 1951

(Photo A. PELLEGRIN)

Ainsi peuvent s'expliquer les noms de : Rue du Palmier, Rue du Grenadier, Impasse El-Gandoula « genêt épineux », Impasse du Romarin. Ce dernier nom est peut-être dû au fait que cette impasse a pu servir de lieu de déchargement des branches de romarin, bois recherché pour le chauffage des fours de boulanger. La Rue de la Canne à Sucre, nom charmant qu'une légende attribue à une jolie courtisane qui aurait habité, jadis, dans cette ruelle, a été improprement traduit en français par Rue de la Mélasse, ce qui est beaucoup moins poétique.

Le géographe El Bekri nous dit que les jardins des environs de Tunis produisaient des cédrats renommés par leur saveur et leur parfum (*Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. de Slane, p. 88). Faut-il rattacher à ce texte ancien (XI<sup>e</sup> S.) les noms de la Rue Tronja et Rue de la Vieille-Tronja, ainsi appelées parce qu'on y vendait jadis beaucoup de cédrats, en arabe *oûtroûj* pl. *tôûroûnj*. La culture du cédratier, aujourd'hui peu étendue, a dû être jadis et pendant longtemps très en honneur.

La Rue du Jardin et la Rue des Plantations sont des noms qui ne laissent planer aucun doute sur leur origine. Le nom de la rue des Epines peut s'expliquer par un ancien feuillu de ronces et d'orties le long d'un chemin non construit. La Rue de la Forêt est plus difficile à justifier : peut-être s'agit-il d'un propriétaire d'olivette qui habitait dans cette rue ? La Rue du Bois suppose la présence d'un marchand de bois à brûler.

Les fleurs sont notées par Impasse de la Rose et Impasse du Jamin. Il existe même une Impasse El-Mechmoûm « le bouquet de fleurs », à rapprocher de l'Impasse des Fleuristes. Le marché aux fleurs se tenait jadis à Bab-Souïka, puis aux environs de la Porte de France, il s'est installé ensuite sur le premier terre-plein de l'Avenue Jules-Ferry.

La Rue du Blé, la Rue de l'Orge, l'Impasse de l'Avoine doivent très probablement leurs noms à des marchands vendant ces céréales. Même observation pour la Rue du Maïs, et certainement pour la Rue de la Courge et Rue El-Faqoussa « concombres arabes ».

Il existe une Rue de la Paille. et la Rue Bab Bou-Saadoûn s'est longtemps appelée *Nahj Et-Tebbanîne*, « la rue des marchands de paille », on y voit encore quelques boutiques vendant des bottes de paille aux arabatiers et fondouquiers.

Enfin, nous avons déjà vu l'origine de Bab El-Khadra « porte de la Verdure », qui est la même pour la Rue de la Verdure qui y débouche, noms qui ont pour cause le voisinage immédiat de champs cultivés, aujourd'hui occupés par des villas et immeubles de rapport.

#### IV

#### NOMS D'ORIGINE ZOOLOGIQUE

Les auteurs musulmans disent que pour fonder une ville, trois conditions sont nécessaires : la proximité de l'eau potable, du bois à brûler et de la pâture pour les bêtes. C'est admettre implicite-

ment que la présence et le logement des animaux domestiques dans la cité est licite. Si à Tunis et dans d'autres grandes villes des interdictions ont dû être énoncées en ce qui concerne le logement des animaux dans le périmètre urbain, il n'en est pas de même dans la plupart des gros bourgs tunisiens où chevaux, ânes, chèvres et brebis ont leur écurie, qui est ordinairement une grande cour intérieure qui fait partie de la maison urbaine.

Pendant très longtemps, Tunis a été dans le cas de ces bourgs jusqu'en 1901, où un arrêté municipal en date du 17 octobre a interdit de conserver en ville des vaches, bœufs, chèvres, brebis et chameaux. Il n'est pas jusqu'aux porcs dont la vue même est en abomination aux yeux des Musulmans rigoristes, qui avaient droit de cité, si l'on peut dire, à Tunis. L'élevage du cochon se faisait ordinairement dans des porcheries sises dans la rue des Maltais, bien mieux la viande de porc était débitée dans la Médina même où une artère a conservé le nom de cet animal impur à la chair savoureuse : la rue El-Hallouf, c'est-à-dire du Cochon. L'élevage du porc fut interdit à Tunis dès 1884.

Pour toutes ces raisons, on ne s'étonnera pas que la nomenclature urbaine ait conservé le souvenir des noms d'animaux de plusieurs espèces. On connaît donc la Rue du Chameau, l'Impasse du Cheval, l'Impasse de la Jument, l'Impasse des Bœufs, l'Impasse du Veau, Rue Beghira ou de la petite génisse. La Place aux Chevaux et la rue du Morkad, en arabe « endroit où l'on fait courir les chevaux », indiquent des lieux où se traitaient la vente et l'achat des chevaux, mulets, ânes. L'ancien Marché aux Bœufs occupait le triangle formé par la Rue Abdul-Wahab et la Rue Bou-Kris.

La Place aux Moutons était le lieu de vente des ovins destinés à l'alimentation de la ville. Non loin de là se trouvait le Marché de la Laine.

Il existe une Impasse des Chèvres. Il y a peu de temps encore, les chèvres laitières étaient conduites par troupeaux de dix à quinze bêtes tous les matins dans les rues de la ville et la traite des bêtes se faisait sous les yeux et au gré des clients. Avec la généralisation du lait de vache et du lait condensé, l'usage du lait de chèvre tend à disparaître et, du même coup, la station des caprins en ville.

La Rue des Chiens marque l'endroit où des chiens errants avaient, jadis, l'habitude de se réunir pour se disputer les détritiques qu'on y jetait. Bien que la chose eût disparu avec la construction d'habitations, le nom demeura; par malheur, ce nom fut traduit en français sur la plaque indicatrice qui porta *Rue des Chiens*, jusqu'au jour où les habitants européens de cette rue, justement vexés d'une assimilation quelquefois malicieuse et même malveillante, obtinrent par pétition, de la Municipalité que le nom incriminé fût changé. La Rue des Chiens devint donc la Rue Gustave-Flaubert, ce qui eût réjoui l'auteur de *Salammô*; mais l'histoire ne dit pas pourquoi le nom de Gustave-Flaubert fut adopté en la circonstance.

La Rue Ez-Zerig conserve le souvenir d'une couleuvre, logée sans

doute dans les ruines d'une maison. La Rue du Rat rappelle un rongeur de grosse taille. L'Impasse des Moustiques s'explique aisément, sans être hélas, la seule artère à posséder ces redoutables bestioles. L'Impasse des Chenilles évoque une invasion de « processionnaires ».

Dans la nomenclature, les volatiles les plus divers ont trouvé place : Rue des Poules, Rue des Oies, Rue des Pigeons, Rue du Canard et Rue El-Jorman, autre rue du Canard. Il existe aussi une Rue des Oiseaux et une Impasse du Moineau.

Mais l'Impasse de l'Aigle comme l'Impasse du Lion ne sont que des surnoms flatteurs donnés à d'importants personnages habitants de l'endroit. De même la Rue du Chat est sans doute un sobriquet, c'est du moins ce que l'on nous a assuré; cependant, étant donné le grand nombre de chats de maison et de gouttières dont la Médina est pourvue, il ne semble pas incroyable que cette ruelle doive son nom à un matou remarquable par sa taille ou son pelage.

Dans les environs de la Qaçba se trouve la Rue de la Ruche, ce qui indique un ancien élevage d'abeilles, tandis que la Rue du Miel, dans le quartier Halfaouine était, nous l'avons dit, la rue des Marchands de Miel.

Souk El-Hoût est l'ancien marché aux poissons, et la Rue Ed-Drina, qui se trouve à proximité, signifie « la pêcherie ».

Enfin, on notera comme se rapportant de près ou de loin aux animaux : la Rue du Son et la Rue En-Nakheli « du vendeur de son »; la Rue de la Crèche est la traduction française de Nahj El-Mezoued « rue de la mangeoire »; la Rue El-Halefa évoque la ration d'orge et d'avoine qu'on donne aux chevaux.

En plus d'une Rue du Cocher, il existe une Rue du Palefrenier et une Rue El-Allaf qui veut dire la même chose. Sur l'emplacement où l'on a bâti le bel immeuble de la Direction des Travaux Publics, se trouvait le Souk Er-Rakadoun « marché des cavaliers », où venaient s'approvisionner les cavaliers civils et militaires.

On voit, par ces quelques exemples, que les animaux tenaient une assez grande place dans la vie de la cité. Il n'y a pas si longtemps encore, les moulins à grains et les norias des hammams étaient actionnés par un chameau ou un mulet qui tournait en rond, la tête encapuchonnée et le museau attaché. D'où le dicton bien connu à Tunis : *iesma'el-hàs behoudenîne, où lâ ichem où lâ idoûq* « il entend le son (de l'eau qui coule ou du grain qu'il broie) sans pouvoir humer ni goûter ».

## V

### NOMS D'ORIGINE « ALIMENTAIRE »

Les préoccupations de nourriture ont déterminé un certain nombre d'appellations qui sont souvent en relation avec la présence de marchands de denrées alimentaires ou de fabricants spécialisés dans la confection de tel ou tel aliment.

Rue du Pain, Rue El-Khemira (levain), Rue de la Semoule, Rue de la Farine, Impasse du Biscuit sont probablement des désignations consécutives à l'existence dans ces rues de marchands de pain, de levain, de semoule, etc.

La Rue du Four à Pain conduit à un four banal. Beaucoup de familles tunisiennes ont conservé l'usage de pétrir leur pain à la maison et de le faire cuire au four public le plus proche; un garçon boulanger vient le chercher et le rapporte, une fois cuit, à domicile : ce sont ordinairement trois pains ronds posés sur une planche que le garçon livreur porte sur sa tête avec un sens parfait de l'équilibre. L'usage de faire son pain se perd d'ailleurs de plus en plus; comme bien d'autres usages, on préfère maintenant acheter son pain chez le boulanger du coin. D'où le nom de rue du Boulanger.

L'eau est la boisson usuelle des Musulmans et des Israélites; on retrouve son nom dans l'Impasse de l'Eau et Rue de la Fontaine Publique, et dans l'Impasse du Porteur d'Eau. Le porteur d'eau (guer-bajî), que l'on peut rencontrer encore dans certaines rues arabes, est un métier de gagne-petit qui est exercé ordinairement de père en fils par des hommes originaires du Souf (Algérie); quelques-uns sont presque aveugles, ce qui facilite leur tâche dans les maisons arabes; ils transportent l'eau de la fontaine publique à domicile, dans une peau de bouc portée en bandoulière et reposant sur un tablier de cuir (figure 2).



Fig. 2. — Porteur d'eau  
(Photo O. T. U. S.)

issues qui entrent dans la confection de plusieurs plats de la cuisine tunisienne.

La pâtisserie et la confiserie arabes doivent leur extension à Tu-

Rue El-Halaïbi (laitier), l'Impasse du Lait, l'Impasse El-Leben (petit lait fermenté), improprement traduit par lait caillé, évoquent des noms de boissons très appréciées. L'Impasse de l'Orgeat tire son nom d'un marchand ambulant vendeur de ce sirop, étendu d'eau. A rapprocher de la Rue des Limonadiers, autres marchands ambulants. La Rue du Beurre est mis pour la Rue du Semen (beurre fondu et salé). La Rue du Boucher s'explique d'elle-même; mais l'Impasse du Foie, Rue de la Tripe et Rue Ed-Daouara qui a la même signification, dénoncent la présence de vendeurs de ces

nis à la domination turque. Les Turcs, comme on sait, sont très friands de sucreries, le sucre étant en quelque sorte leur aliment national. Aussi compte-t-on plusieurs rues du Pâtissier ou du Confiseur. Mais on compte aussi une Rue du Cuisinier et une Rue du Rôtisseur.

Rue El-Senfaje (marchands de beignets à l'huile, appelés *ftair*). Ces beignets sont un aliment universellement apprécié. Rue El-Hammas, ou grilleur de pois chiches, a trait à une profession dont la clientèle est plus restreinte que celle du *ftairi*.

Rue du Charbon [de bois] indique la présence d'un marchand de charbon. Il existe aussi des marchands de charbon ambulants. Les uns et les autres s'approvisionnent au marché au charbon, appelé en arabe *fondouq el-feham*, dont l'emplacement a souvent varié. Nous l'avons connu, il y a un demi-siècle, au bout de la Rue Al-Djazira, là où devait s'ouvrir la Rue de Tripoli; puis il émigra dans les parages de la Halle-aux-Grains, vers le Port; il se trouve actuellement au bas de la caserne Saussier. Il fut un temps où le charbon de bois et le bois à brûler avaient à Tunis une importance considérable, parce qu'on ne connaissait pas d'autres combustibles. Le charbon de bois alimente encore le feu du *kanoun* (réchaud en argile grossière à trois cornes), en usage dans beaucoup de familles tunisiennes pour la cuisson des aliments. Le petit bourg de Mélassine tire son nom de fabricants de *kanoûn*, plur. *kouânine*, originaires de la tribu des Zlass. Il existe une Rue du Kanoûn, traduit par Rue du Réchaud (2).

L'Impasse El-Hattab (bois à brûler) indique la présence d'un dépôt de bois pour la cuisson des aliments ou servant au chauffage d'un four banal. On connaît une Rue des Cendres.

Quelques noms proviennent encore d'ustensiles en usage pour la préparation des aliments : Rue du Mortier (ordinairement en cuivre pour piler le felfel, etc.); Rue El-Qassaâ (sorte de grand plat en bois servant à rouler le couscous, pétrir la pâte, etc.), traduit en français « Rue du Pétrin ».

Rue de la Cruche, Rue du Bidon, Rue de l'Outre désignent plutôt des fabricants de ces récipients domestiques que l'ustensile lui-même.

L'Impasse du Café doit peut-être son nom à un pileur de café en grains, ordinairement un noir qui, à l'aide d'un pilon actionné dans un grand mortier de pierre, broie des grains de café pour les transformer en fine poussière.

La Rue El-Mektar (l'alambic) doit son nom à une distillerie rudimentaire installée là et qui a disparu. L'impasse des Moulins [à céréales] indique la présence de moulins destinés à moudre le blé ou l'orge, beaucoup de familles tunisiennes ayant conservé l'usage de faire moudre le grain nécessaire à la confection du couscous et du pain.

(2) *Mélassine*, « les potiers », du thème verbal *malassa*, « polir, lisser ».

On notera enfin que le Marché Central (Rue Charles-de-Gaulle) s'est longtemps appelé et s'appelle encore parmi les Tunisiens *Fondouq-el-Ghalla* (marché des fruits et légumes). Le marché aux Fèves se tenait sur l'emplacement des Services de Police, au bout de la Rue de Constantine.

D'autre part, beaucoup de noms de rues d'origine artisanale ou professionnelle, que nous étudions au chapitre suivant, sont en rapport étroit avec l'alimentation.

## VI

### NOMS D'ORIGINE ARTISANALE OU PROFESSIONNELLE

Les noms de métiers, professions ou états tiennent une grande place dans la nomenclature urbaine, ce qui prouve l'importance des artisans et commerçants dans la vie sociale de Tunis. Encore avons-nous écarté des noms de ce genre comme douteux, parce qu'ils s'apparentaient à des noms propres de personnes issus de noms de métier.

Artisans et commerçants tunisiens sont encore groupés par corporations dans des marchés spécialisés ou souks (plus exactement *soûq*, plur. *souâq*), situés autour de la Grande Mosquée (figure 3); mais tous les souks sont aujourd'hui plus ou moins banalisés, à quelques exceptions près.

Le souk ou marché est ordinairement représenté par une artère plus ou moins longue, assez étroite, bordée de boutiques à la fois magasins de vente et ateliers, et couverte d'un toit en planches, en palmes ou en maçonnerie voûtée et percée de regards à ciel ouvert pour l'éclairage de la rue. Les portes des souks étaient jadis fermées à la tombée de la nuit, tandis que les veilleurs assuraient la garde des magasins pendant l'absence des commerçants ou artisans qui logent toujours en dehors du souk, à la ville ou dans sa banlieue. Ce gardiennage existe toujours, suivant des règles strictes édictées par le Cheikh El-Médina.

La plupart des souks de Tunis ont été construits à partir du XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais il est certain que la vie artisanale existait bien avant cette date qui marque l'arrivée au pouvoir des sultans hafcides. Ceux-ci ont eu, en tout cas, le mérite, en faisant de Tunis leur capitale, d'aménager les souks existants et d'en créer de nouveaux, au fur et à mesure des besoins de la population, tout comme le feront, après eux, les Turcs, puis les Husseinites.

Voici, dans l'ordre alphabétique, la nomenclature des souks de Tunis, avec la signification de leur nom; nous la faisons suivre de quelques rues spécialisées qui étaient ou sont encore assimilées à des souks.

**SOUK EL-AASSAR**, « marché qui se tient après la prière de l'après-midi » (la troisième prière de la journée, entre 15 h. et 16 h.). Situé en face de Bab-Djedid. On y vend des fruits, légumes, viandes, etc.

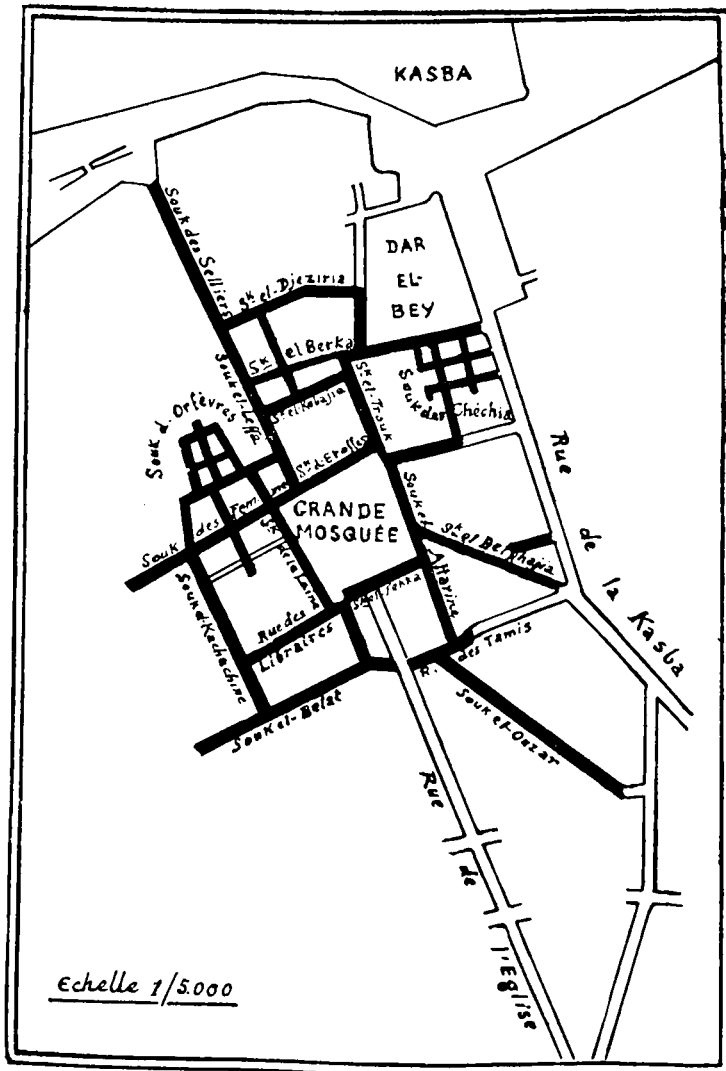


Fig. 3. — Croquis montrant le groupement des souks autour de la Grande Mosquée

SOUK EL-ATTARINE, « marché des parfumeurs ». Le mot 'attar, plur. 'attarine, dérivé de la racine 'atr, « exhaler de bonnes odeurs », signifie aussi « épicier, droguiste ». On y vend des essences, parfums, henné, etc. Donne accès à la porte principale de la Grande Mosquée.

SOUK BELKHIR, dans la rue du même nom qui est un nom propre de personne. Situé à Halfaouine. Légumes et denrées d'alimentation.

SOUK EL-BCHAMAQ, « marché des pantoufles turques », que portaient les personnages turcs et les magistrats religieux du rite hanéfite. Situé dans la rue Sidi-Ali-ben-Ziad. Nous donnons ci-contre une vue ancienne de ce souq, depuis longtemps disparu (fig. 4).

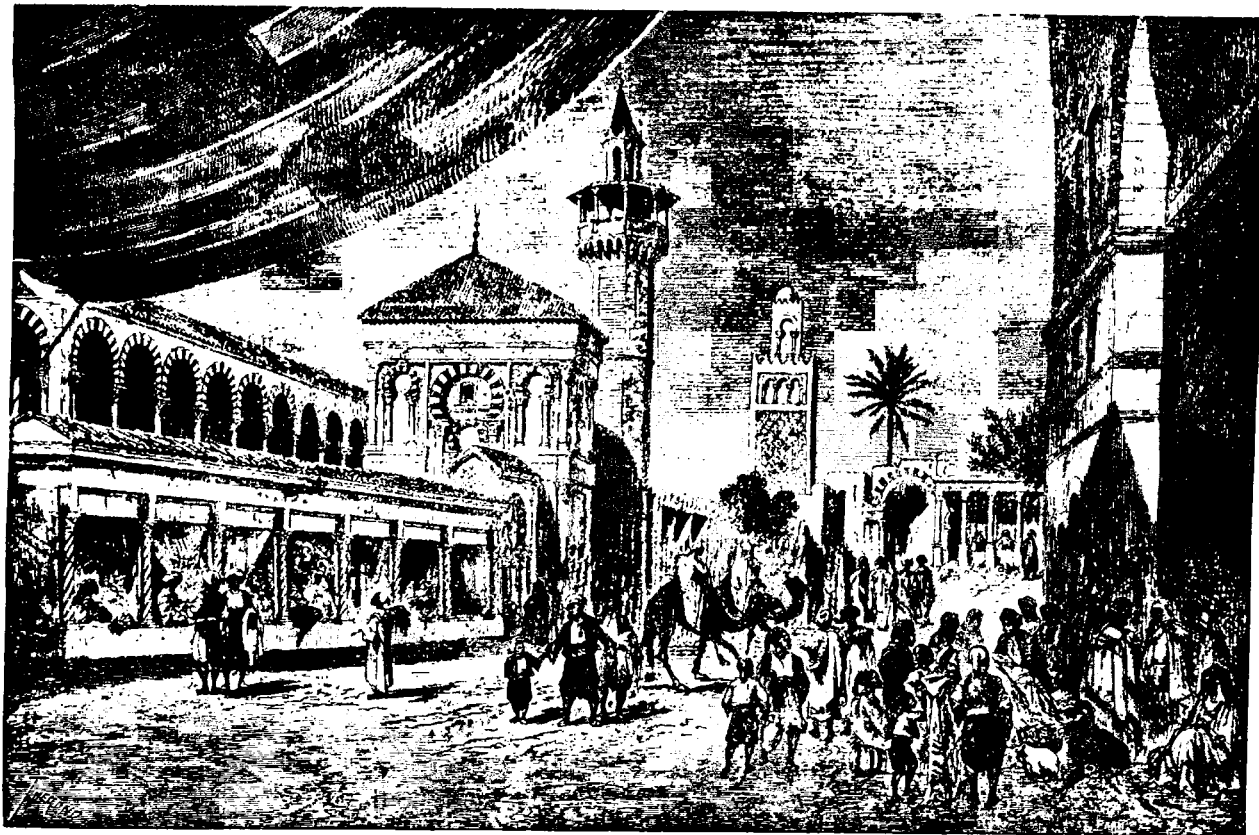


Fig. 4. Gravure ancienne représentant le Souk des Bechmâq (à gauche), actuellement Rue Sidi-Ali-ben-Zyad. A droite, entrée du Souk-el-Bey et le Dar-El-Bey, dont le prolongement duquel on aperçoit un amas de décombres. Dans le fond, la mosquée de la Kasba.

(Collection de l'Auteur)

SOUK EL-BELGHAJIYA, « marché des fabricants et marchands de *balgha*, pantoufles en cuir jaune servant de chaussures de marche » (2). Il existe deux souks du même nom : l'un situé près de la Grande Mosquée, le plus considérable et qui a empiété sur le souk Ech-Chammaïyn, « fabricants de cierges »; l'autre, très modeste, situé dans le prolongement du souk El-Aassar (quartier du Morkad).

SOUK EL-BEY, « marché du bey », qui longe le bâtiment administratif connu sous le nom de Dar-el-Bey, l'un et l'autre ayant été édifiés sous Hammoûda Bey (1782-1814). On y vend des étoffes et des vêtements divers.

SOUK EL-BERKA, « marché du bassin », construit sous les Turcs par Youssef Dey (1610-1637) pour la vente des esclaves noirs. Actuellement affecté à la vente aux enchères des bijoux d'or et d'argent (3).

SOUK EL-BLAT, « marché dallé », construit sous les premiers beys husseinites; son dallage exceptionnel à l'époque lui donna son nom. On y vend des denrées alimentaires. A noter quelques herbolistes arabes.

SOUK ECH-CHAOUACHIYA EL-KEBIR et SOUK ECH-CHAOUACHIYA ES-SEGHIR, « le grand et le petit marché des fabricants de chéchias », construit au XVII<sup>e</sup> siècle, sous les Turcs. La coiffure, appelée châchia, est une sorte de bonnet demi-sphérique, en laine feutrée de couleur rouge, avec ou sans gland de soie noire ou bieuve foncée. Les chaouâchiya sont tous d'origine andalouse et ont apporté d'Espagne leurs procédés de fabrication. La confection d'une châchia, depuis le tricotage jusqu'au feutrage, teinture et finition, exige au moins deux mois de travail.

SOUK EL-DJEDID, « nouveau marché », situé dans le quartier Halfaouine, non spécialisé, contient de nombreux cafés, etc.

SOUK EL-DJEZIRIYA, « marché des Algériens », ainsi nommé parce que ceux-ci avaient l'habitude d'y venir acheter ou vendre. Non spécialisé.

SOUK EL-FEKKA, « marché où l'on vend la *fakkîya* ou mélange de noix, amandes, dattes et raisins secs ». Situé en face l'entrée orientale de la Grande Mosquée. Les marchands de *fakkîya*, originaires de Djerba, vendent aussi du *t'fal*, sorte d'argile savonneuse dont se servent les femmes au hammam pour le lavage du corps et de la chevelure.

(2) Sur la corporation des Belghajîya, voir l'art. de J. Quemeneur, *Les Belghajîya de Tunis dans Ibla* de janvier 1942, pp. 26 à 33.

(3) L'origine de ce nom est assez obscure. On peut supposer qu'il existait primitivement un bassin d'eau sur l'emplacement du souk; mais d'après H.H. Abdul-Wahab (Tunisie, janvier 1942, pp. 5 et 6), ce nom se retrouve à Cordoue, à Grenade et à Fès et serait issu d'un prototype existant à Kairouan. A Kairouan, on nous a déclaré qu'il n'existait pas de souk de ce nom, mais qu'à la périphérie de la ville irriguée par les eaux de l'Oued Zeroud, il se trouve une région connue de tout temps sous le nom d'El-Berka, à cause de sa situation en contre-bas formant cuvette. D'autre part, certains historiens arabes appellent le bassin construit au nord de Kairouan par les Aghlabides, à destination de réservoir d'eau : *Berkat El-Aghâlbâ*.

SOUK EL-BRANÇIYA, « marché des fabricants de burnous », qui s'est aussi banalisé, à la suite de la liberté du commerce des vêtements et tissus (figure 5).



Fig. 5 — Souks de Tunis. — Beranssya ou fabricants de burnous dans leur atelier

(Photo O. T. U. S.)

SOUK EL-GHERAIYR, « marché des sacs », dont le nom seul a subsisté; il était situé au bas du bâtiment des Services Militaires et en face de Bab-Menara. On y vendait des sacs en poils de chèvre et de chameau.

SOUK EL-GRANA, « marché des Livournais », c'est-à-dire des Juifs originaires de Livourne (Italie); en arabe dialectal, Livournais se dit *gorni*, pl. *grana*. Pendant très longtemps, ce souk fut un centre commercial et bancaire important; aujourd'hui, on y trouve surtout de petits boutiquiers tunisiens.

SOUK EL-HAFSI, « marché du Hafside », est une petite annexe du souk des Chaouâchiya.

SOUK EL-HERAIRIYA, « marché des soyeux ou tisserands de soie, spécialisés dans le tissage des takrita, foûta, sefsari et jebba ». On trouve des métiers à tisser dans beaucoup d'artères de la ville arabe. Il existe une Rue El-Haouârioun, « des tisseurs de soie »; une Impasse des Tisseurs de Soie et une Rue Sidi-Ali-El-Harairi.

SOUK EL-HOUT, « marché ou halle aux poissons », depuis longtemps désaffecté et transformé en une artère de la Hara ou quartier israéliite.

SOUK EL-KEBABJIYA, « marché des marchands d'écheveaux de soie et coton mercerisé », où venaient s'approvisionner, jadis, les

tisserands en soie. N'est plus spécialisé. Se trouve dans les parages de la Grande Mosquée.

SOUK EL-KACHACHINE, « marché des marchands de bric-à-brac », actuellement bordé de boutiques vendant des vêtements couvertures, etc.

SOUK EL-K'TONN, « marché des marchands de cotonnades »; on y vend aussi des étoffes et vêtements de tous genres.

SOUK EL-LEFFA, « marché des vêtements en laine », situé comme les trois précédents dans les environs de la Grande Mosquée; est appelé aussi souk El-Djeraba, « marché des Djerbiens », c'est-à-dire des commerçants originaires de l'île de Djerba qui vendent des vêtements et couvertures en laine tissés à Djerba ou d'autre provenance.

SOUK EN-NEHAS, « marché du cuivre », parallèle à la rue de la Casba; quelques chaudronniers en cuivre y fabriquent encore, par martelage, des marmites et bassins en cuivre rouge. On y voit surtout des marchands de bric-à-brac.

SOUK EN-NESSA, « marché des femmes », ainsi nommé parce que, de préférence, les femmes y venaient acheter et vendre des

produits de l'industrie familiale : dentelles et vêtements féminins, voiles, etc. Cette spécialisation a disparu et beaucoup de vêtements anciens sont tombés en désuétude : par exemple, les voiles noirs (figure 6). Ce nom est à rapprocher de celui de la Rue des Femmes, dont le passage était jadis réservé aux personnes du sexe faible.



Fig. 6. — Femmes tunisiennes portant le voile noir appelé assaba (à gauche) et le grand voile de cérémonie appelé ojar (à droite), dont l'usage est de plus en plus rare à Tunis

SOUK'EL-OUZAR, « marché des couvertures en laine » dont se servent les Bédouins pour se vêtir. Actuellement occupé

par des marchands drapiers, etc. Certains livrets-guides ont traduit improprement Souk El-Ouzar par « Souk des Ministres ».

SOUK EL-QMACHE, « marché des étoffes ». On y vend des vêtements tunisiens et des étoffes. Se trouve, comme les précédents, dans les environs de la Grande Mosquée.

SOUK EL-QOUAFI, « marché des toques pour femmes », dont la mode est passée à Tunis, mais encore en usage dans certaines localités du Sahel, etc. On y vend maintenant toutes sortes d'étoffes et de vêtements.

SOUK ER-REBAA, « marché du quart »; la vocalisation exacte serait *er-robo'o*, mais la voyelle fatha étant plus aisée à prononcer que la voyelle damma par les provinciaux, le nom à l'usage s'est vocalisé *er-reba'a*. On explique ce nom par le fait que le fermier dudit marché percevait, à titre de redevance, le quart du prix des ventes d'effets et de meubles qui s'effectuaient dans ce souk. Selon une autre version, ce nom proviendrait du fait que les objets usagés qui se vendent là ne représenteraient que le quart de la valeur du neuf.

SOUK ES-SABBAGHA, « marché des orfèvres », composé de petits artisans juifs, spécialisés dans la fabrication des bijoux tunisiens en or et surtout en argent.

SOUK ES-SEBBAGHINE, « marché des teinturiers ». Situé dans la rue du même nom qui débouche à Bab-Djazira. Les artisans de ce souk exercent toujours leur métier qui consiste à teindre surtout des cotonnades et écheveaux en bleu marine.

SOUK ES-SELAH, « marché des armes », petit marché où l'on confectionnait encore, il y a une trentaine d'années, des crosses de fusil et des cornes à poudre. On y vend aujourd'hui des denrées alimentaires.

SOUK ES-SERAIRIYA, « marché des armuriers », situé dans les environs de la Grande Mosquée. On n'y trouve plus aucun armurier, mais des marchands d'articles divers.

SOUK ES-SAIDA-EL-MANNOUBIYA, « marché de Notre-Dame El-Mannoubiya », patronne de Tunis, près d'une zaouïa du même nom (la zaouïa-tombeau de la sainte se trouve sur les hauteurs de Montfleury). On y vend des denrées alimentaires.

SOUK ES-SEKKAJINE, appelé aussi souk Es-Serrajine, « marché des selliers », qui date du règne de Hussein ben Ali, et se prolongeait jusque dans les débuts de la rue des Selliers. Il était spécialisé dans la confection des harnachements en cuir en tous genres, même de grand luxe, brodés d'or et d'argent. Depuis la régression continue des animaux de selle, beaucoup de ces artisans s'adonnent à la confection d'ouvrages en maroquinerie, où ils réussissent très bien.

SOUK ES-ÇOUF, « marché de la laine », qui s'est aussi banalisé; mais on y vend à la criée des vêtements, burnous et couvertures en

laine du pays. Il existe aussi, dans la ville haute, un souk de la laine (toisons, laine à matelas, à filer, etc.).

SOUK EL-TROUK, « marché des Turcs », c'est-à-dire des tailleurs spécialisés dans la confection des vêtements turcs qui différaient des vêtements tunisiens; on peut comprendre aussi « marché réservé aux Turcs pour leur habillement ». On y trouve maintenant quelques tailleurs juifs spécialisés dans la confection des vêtements tunisiens, et surtout des marchands de meubles d'occasion.

Les souks que nous venons d'énumérer n'ont pas suffi à assurer le ravitaillement et les divers besoins de la population. Au fur et à mesure du développement de la ville, d'autres artères se sont peu à peu créées, rassemblant les artisans par spécialité. En voici quelques-unes :

Rue des Forgerons et son annexe de l'avenue Bab-Djedid, rue des Tonneliers, rue des Tamis (fabricants), rue des Tisserands, rue El-Bradhiya, « fabricants de *berda* ou selles d'ânes ou de mulets, en toile de sac rembourrée de paille », rue Et-Tâma, « la trâme », c'est-à-dire la rue où l'on vend la trame en laine ou en coton pour le tissage; rue des Marchands-d'Huile; rue de la Verrerie, « marchands de verre et de faïence »; impasse El-Jelizzia, « fabricants de carreaux en céramique »; rue El-Moussiqajiya. « des musiciens » en arabe dialectal.

La fabrication de l'alfa (graminée filiforme qui sert à faire des paniers, scourtins, nattes, etc.) a tenu une grande place à Tunis. Un quartier, El-Halfaouine, « des tresseurs d'alfa », lui doit son nom; on y trouve la zaouia de Sidi El Halfaoui, « Monseigneur l'alfatier », la rue de l'Alfa, la rue des Nattiers. Le boulevard Bab-Benat s'appelait, avant 1885, rue de l'Alfa, et un marché de l'alfa se tenait sur l'emplacement du petit square Philippe Caillat, dont les vestiges sont représentés par les marchands d'articles en alfa qui se trouvent rue Al-Djazira, près de ce square.

Sur une butte argileuse, en dehors de la Médina, s'étaient installés des fours de potiers : rue et place des Potiers, un peu plus bas des tanneries, dont la rue des Tanneurs est un vestige toponymique.

Une artère assez longue porte le nom de rue El-Hadjamine, qui se trouve dans le quartier connu sous le nom de Houmet-el-Hadjamine. Le mot *hajâma* désigne à la fois les barbiers proprement dits, les saigneurs (la saignée médicale est encore pratiquée fréquemment à Tunis), les poseurs de ventouses et les arracheurs de dents, d'après la terminologie courante chez les vieux Tunisiens. La rue El-Hadjamine (plur. de *hajâm*) est ainsi appelée depuis 1889. Anciennement, elle était connue sous le nom de *Kharej Batha-el-Mouchref*, « en dehors de la place de l'endroit élevé », cette rue étant située à une cote plus élevée que la partie basse de la Médina. Dans les vieux titres de propriété arabes, elle porte ce dernier nom, ou encore celui de *Mesjed d'El-Mouchref*, allusion à un oratoire assez ancien qui se trouve dans la rue dont il s'agit.

D'autre part, beaucoup de rues et d'impasses ont reçu des noms de métiers ou de professions qu'elles doivent à la domiciliation d'un artisan, d'un ouvrier, d'un fonctionnaire, etc.

Rues ou impasses du Tailleur, du Portier (et rue El-Kaffel), du Barbier, du Masseur, du Cordier, du Cordonnier, du Marbrier ou Ciseleur de plâtre, du Changeur, de la Fileuse, du Gérant, du Cardeur de Chéchias, du Plongeur, du Lutteur, du Maçon, du Bijoutier, du Sabotier, du Courtier, du Plâtrier, du Chanteur, du Cultivateur, du Percepteur, du Receveur, du Professeur, du Médecin. On trouve aussi une rue du Balayeur.

A d'autres noms de même origine, on a conservé leur physionomie arabe : rue El-Qasbaoui, « joueur de flûte de roseau », rue El-Mecaïssi, « fabricant de ciseaux », rue Ech-Chaffar, « aide du marchand-ferrant qui taille la corne du sabot du cheval ». impasse Ech-Chamaâ, « marchands de cièrges », rue El-Heradji, « passementier », rue En-Naïal, « tisserand », rue En-Nayer, « fabricant de *nîr*, pièce du métier à tisser », rue El-Assaïbi, « tisseur de l'assâba, voile noir », rue El-Azzafine, « des nattiers ou des vanniers ».

Quelques artères sont désignées par une expression métonymique : la rue du Fer, à Halfaouine, correspondait à la rue des Forgeons de la Médina; impasse de l'Acier correspondait à la présence d'un marchand d'acier; impasse de l'Essieu, à un marchand d'essieux pour arabas. L'impasse des Bracelets est celle d'un fabricant de bracelets en argent pour Bédouines, comme la rue des Perles a trait à la présence d'un marchand de perles. La rue de la Corde est mis pour « rue du cordier »; rue du Filet pour « rue du marchand de filets de pêche »; rue du Goudron pour « rue du marchand ou fabricant de goudron végétal »; rue El-Bedla pour « rue du marchand de vêtements complets »; impasse El-Melhafa est celle où habite le tisseur de rideaux ou de la pièce d'étoffe bleue dont se vêtent les Bédouines. L'impasse du Turban est celle d'un tisseur de turbans, et l'impasse Ech-Chebarli, celle d'un marchand de babouches sans talon pour femmes. L'impasse de l'Eventail est celle d'un fabricant d'éventails en feuilles de palmier.

L'impasse des Cheveux est une traduction défectueuse de l'arabe *ech-cha'ar*, qui signifie ici : « poils de chèvre ou de chameau, crin animal », qui servent pour la confection de cordelettes, entraves, musettes, sacs, etc. Cette désignation concerne un dépôt ou un marchand de ce produit.

Les noms d'origine militaire n'ont pas échappé à la métonymie, car le symbole est ici plus visible ou attire davantage l'attention :

La rue du Sabre tire son nom guerrier des officiers turcs qui l'habitaient jadis, et dont le principal insigne de leur grade était un cimenterre passé au travers de la ceinture, sur le ventre ou sur le côté; rue du Fusil, impasse de l'Armurier, impasse de l'Eperon pour spahis, impasse de la Guerre, ainsi désignée parce qu'une famille dont plusieurs membres furent généraux y possède une maison.

Citons encore : impasse du Troupier, impasse de l'Artilleur, impasse du Chevalier (pour Cavalier), impasse de l'Ecuyer, etc. Nous parlerons des grades de l'armée turque dans un prochain chapitre.

La rue des Zaptiers est la transcription française de l'arabe *dhab-tiya* « sergents de ville », dont l'effectif fut supprimé au moment

de la réorganisation de la police municipale en 1883, mais ce vocable sert encore à désigner les agents d'exécution sous les ordres du Cheikh-el-Médina et du Président de la Driba.

La rue des Juges et la rue des Plaideurs sont deux artères contiguës : l'une tient son nom des magistrats qui l'habitaient jadis, et l'autre des allées et venues des personnes qui allaient solliciter ces magistrats pour leurs procès.

La rue Es-Sayara évoque les messagers, piétons ou cavaliers du gouvernement des anciens beys : ils étaient chargés de porter les messages du Bey et de ses ministres aux gouverneurs des villes ou des provinces.

\* \* \*

Tous ces noms témoignent d'une vie sociale traditionnelle alors centrée sur l'artisanat et l'organisation corporative en ce qui concerne les choses matérielles, comme elle était centrée sur l'Islam et le culte des saints pour les choses spirituelles, ainsi que nous le verrons dans un prochain chapitre.

L'homme qui exerçait un métier, aussi humble fût-il, avait l'estime de ses concitoyens et voisins. C'est une des raisons pour lesquelles de nombreuses rues furent désignées par des noms de métiers qui ont persisté jusqu'à nous.

Cependant, certains de ces métiers ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir : ils n'ont laissé d'autre trace qu'une mention dans la nomenclature urbaine. D'autres sont en voie de disparition, supplantés par des métiers nouveaux correspondant à l'évolution des techniques ou des coutumes, vestimentaires entre autres. La banalisation des souks, d'autre part, s'opère sous nos yeux par l'introduction de fabrications ou de commerces étrangers à la spécialisation primitive. La réglementation conservatrice des corporations traditionnelles, pour autant qu'elle peut réfréner ces tendances, est quand même obligée de tenir compte de l'évolution économique et sociale, à laquelle les choses doivent finalement s'adapter.

(A suivre)

Arthur PELLEGRIN  
 Membre correspondant  
 de l'Académie des Sciences Coloniales